

Danican
Philidor
Maréchal

Sächsische

M T8^o

1594

Landesbibliothek

Ta. 336

K. Dresd.
~~1830~~ x

Litt. D. 552

1042

Erasmus Gumbert
Johann-Philipp

2158

[Text:] Quétant, [Antoine François]

[François André
Janicaud - Philidor]

LE MARÉCHAL
FERRANT,

OPERA COMIQUE

EN UN ACTE,

PAR

MR. QUETANT.

*Représenté par les Comédiens françois de la
Cour, sur le nouveau Théâtre de S. A. E.
de Saxe, à Dresde.*

[Mus. v. F. A. Philidor]



Avec Approbation de la Cour

Doublette.

CHE'S GEORGE CONRAD WALTHER,

Libraire de la Cour.

1765.



Lit. T. 552

PERSONNAGES.

MARCEL, Maréchal ferrant.

LA BRIDE, Cocher du Château, amoureux de Claudine,

CLAUDINE, sœur de Marcel,

JEANNETTE, fille de Marcel, amoureuse de Colin,

COLIN, neveu de La Bride, Payfan, Amant de Jeannette,

EUSTACHE, }
BASTIEN, } Payfans grossiers.

La Scène est dans la Boutique de Marcel; la durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les 5 heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du Décameron de Bocace.

Le Théâtre représente une Boutique de Maréchal, une forge sur le devant, & un peu de loin du côté opposé une cave environnée d'une barrière.

Sächsische
Landesbibliothek

- 2. JAN. 1961

Dresden

9



LE
MARECHAL FERRANT,
OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge, & battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

Chantant à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour:
Tout en train
Dès l'matin,
Sans chagrin
J'ons courage,
Je bats l'fer,
Feu d'enfer,
Le marteau,

A 2

Tot,

Tôt, tôt, tôt,
 Fait tapage;
 Un petit couplet
 Graisse le soufflet,
 Ça donne cœur à l'ouvrage;
 En soufflant,
 En battant,
 Patatant,
 J'ons courage;

Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures sont sonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon Mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles sont encore en querelle.

S C E N E II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec*
 JEANNETTE. MARCEL.

T R I O.

CLAUDINE.

Oui, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
 Qu'une petite étourdie
 A sa tête se marie.

MAR-

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix - là.

Ensemble.

CLAUDINE.

JEANNETTE.

MARCEL.

} C'est moi qu'on écouterà.

Les bavardes que voilà!

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix - là.

Ma cravate.

CLAUDINE.

L'insolente!

MARCEL.

Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

CLAUDINE.

C'est Jeannette.

MARCEL.

Morbleu, ça m'impatiente.

CLAUD.

JEANN.

MARC.

Ensemble.

} Je veux vous conter cela.

} La méchante que voilà!

} Les bavardes que voilà!

à deux.

Λ 3

CLAU-

CLAUDINE précipitamment & marqué.

Jeannette,
En cachette,
Coquette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon.
Répond.

M A R C E L.

Bon:
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M' étourdit,
M' assourdit
Par son bruit
Maudit.

J E A N N E T T E.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui seroit
Mon fait.

M A R C E L.

Paix, qu' on se taise.

CLAUDINE.

L' insolente!

MAR-

MARCEL.

Qu'on se taife.

JEANNETTE.

C'est ma tante.

MARCEL.

Paix-là, ventrebleu, paix-là.

Ensemble.

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai pas.

JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.

MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, silence; ces femmes-là sont plus têtues que des mules de meûnier. C'est donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

AIR. *Cahin, caha &c.*

Oui, votre fille,
Contre mon sentiment;
Et sans votre agrément,
A sçu faire un Amant,
Du feu le plus ardent
Pour lui son cœur petille.

C'est Colin:
Un Fermier voisin
Est, dit-on, son pere.
Voilà le mystere:
Cela vous regarde,
Prenez-y bien garde
Le drôle est fin; pensez-y bien,
Car je ne vous répons de rien.

MARCEL.

Quel diable est-ce que ce Colin? J'en entends toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah! mon pere, il est tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu! vous souffrez qu'une morveuse à dix-huit ans ait déjà des Amoureux?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez presque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu serois donc bien aise d'être mariée, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monsieur la Bride, le Cocher du Château?

JEANNETTE.

Oui vraiment, je l'ai vu; il étoit cet Eté l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'est justement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'est à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MAR-

MARCEL.

Pardi, à Monsieur de la Bride. Est-ce que je
parle Hébreu?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je respire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

AIR. *Je voudrois bien me marier &c.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penses-tu, ma chere?

Tout à l'heure à m'en supplier

Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,

N'y pensons plus, mon pere.

MARCEL.

Eh-ce la peur d'aller sur les brisées de ta tante?

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

AIR. *Sans compliment &c.*

Je ne suis pas, quoi que l'on dise,

Si méchante que l'on me fait:

De bon cœur je vous autorise

Sans regarder mon intérêt.

Je songeois à Monsieur la Bride;

Mais puisque ce parti lui plaît,

A le céder je me décide.

Que Jeannette en use à présent

Sans compliment.

A 5

MAR-

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela: je suis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre: que j'aie me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride sera arrivé. Que j'ai de plaisir à vous voir bonnes amies! Vive un homme de tête pour mettr eal paix dans un ménage. (*Il sort.*)

S C E N E III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE *à part.*

Ma tante est cause de tout le mal qui m'arrive; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite sotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conseille vraiment: allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE *impatiente.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous assure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEAN-

JEANNETTE.

Je n'y consentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y consentirez, ou bien . . . Ne raisonnez pas; car, vois-tu . . . Jeannette . . . ne me mets pas en colere, ne m'obstinez pas davantage.

ARIETTE.

Je suis douce, je suis bonne:
 Mais jarni, lorsque j'ordonne,
 Que personne ne raisonne;
 Car l'on me diroit pourquoi,
 On auroit affaire à moi,
 Je n'ai point l'ame jalouse;
 Mais je veux avoir Colin.
 Sotte, s'il faut qu'il t'épouse,
 Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE,
 LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'apperçois, Monsieur de la Bride, votre époux futur.

LA BRIDE.

Votre serviteur, Dame Claudine.

AIR. *Ton humeur est, Catherine &c.*

Toujours cette œillade fine,
 Cet abord leste & fringant,

CLAU

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant.

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m' enrôler,
Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon Cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

AIR. *Vous avez bien de la bonté &c.*

Frippone, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments
Iroient mieux à ma niece.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelqu'amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur, sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente ? Excusez, M. de la Bride, ça ne fait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monsieur est ici.

JEAN-

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour faire savoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce Monsieur de la Bride! il a l'air aussi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez-vous?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

Je me souviendrai long-temps de vous, Dame Claudine: ma foi, si vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien.

LA BRIDE.

AIR. *Mais, oui da, je sens cela, &c.*

Sans regret

Je l'aurois fait

Le faut

Qu'on fait toujours trop tôt.

Pourriez-vous

Prendre un époux

Plus gai, plus doux,

Plus vif, & moins jaloux?

Si quelqu'un

N'est point importun,

C'est bien moi:

Car dans mon emploi,

Au

Au point du jour,
 Plus d'amour;
 On s'empresse,
 Et l'on laisse
 Sa femme la maîtresse.

Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taisez-vous, Badin, voici mon frere.

S C E N E VI.

LES ACTEURS PRECEDENTS
 ET MARCEL

MARCEL.

C'est donc vous, Monsieur de la Bride?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel: comment cela va-t-il?

MARCEL.

Comme les affaires; tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire: avez-vous mis les Articles en ordre?

MARCEL.

Les Articles sont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un Commis pour me tenir mes Livres? Cela est bon chez les Financiers.

AIR.

AIR. *De tous les Capucins du monde &c.*

On voit là plus d'un grand Nicaise,
 Penché sur le dos d'une chaise,
 Attendre l'heure du repas
 En s'entretenant de fadaïse,
 Et mettant aux dépens d'un bras
 Tout un lâche corps à son aise.

Pour moi, je me fers de mes deux bras, je
 m'en porte mieux: le travail est un Marchand qui
 tient magasin de santé, & qui ne trompe jamais
 ses chalands.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le satisfont aussi exactement
 que vous. Mais si nous buvions un coup par
 là-dessus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion est bonne; j'oubliois
 le principal. Claudine, allez nous chercher une
 bouteille du meilleur de la cave, & rincez des
 verres.

LA BRIDE.

AIR. *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh! mais buvons de celui-ci.

MARCEL *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez - en l'usage.

C'est

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtil poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine?

MARCEL.

Toujours, & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi; je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand' merci.

MARCEL.

A R I E T T E.

Oui, je suis
Expert en Médecine;
Et ce n'est pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

*Pendant ce temps les femmes vont
& viennent, apportant des
verres & du vin.*

Ayez

Ayez l'air
 Maigre & blême
 Comme un Clerc
 Sur la fin du Carême;
 Soyez traînant,
 Foible, souffrant,
 Et languissant:
 Je ferai mon affaire
 De vous rendre, compere,
 Dispos & bien portant,
 Disant la chansonnette,
 Trinquant, faisant goguette.
 Pour l' Art Médecinal,
 Marcel n'a point d' égal.

Voici du vin. (*aux femmes.*) Allez-vous-en,
 vous autres: il ne faut pas que les femmes soient
 là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage?

MARCEL *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE *bas à son pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain
 mari - là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite-fille.

(*Jeannette sort.*)



SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Qu' est - ce qu' elle a dit ?

MARCEL.

Rien ; c' est une fantaisie : ces diablesses de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre Mémoire, & mettez - vous là, je vous dicterai les Articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! est - ce que vous ne savez pas écrire ?

MARCEL.

Si fait ; mais je ne fais pas lire. Etes - vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

D U O.

Premièrement.

LA BRIDE.

Premièrement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon, j' y suis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame
Pendant un an.

LA

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre Louis.

LA BRIDE.

C'est trop: vous ferrez, sur mon ame,
Et diablement.

Ensemble.

MARCEL. C'est tout en conscience.

LA BRIDE. C'est voler d'importance.

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah! le frippon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh! le larron.

MARCEL.

Traité, soigné pendant deux ans
Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Savez-vous quelle somme
Cela fait?

MARCEL.

Mille francs.

Mais buvons.

B 2

I. A

LE MARECHAL FERRANT,

LA BRIDE.

Ah, quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre santé. Bien.

Plus, pour le valet d'écurie,

Ensemble avec le cheval pie;

Pour visites & soins

LA BRIDE.

Combien?

MARCEL.

Rien

LA BRIDE.

Ah! c'est bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clystere,

Huile, apozeme, & cœtera,

Douze Louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà

Un mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,

Nous oublions de boire.

Ensemble.

LA BRIDE. Cela ne passera jamais.

MARCEL. Nous oublions de boire.

Plus, il m'est redû d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'est une honte:

Cela ne passera jamais.

MAR-

MARCEL.

Paix :

Nous nous arrangerons après.

Vous faites là des difficultés d'honnête homme,
qui vous feroient passer pour un valet de Procureur.
Quand on est dans certaine maison, faut-il être si
scrupuleux?

AIR. *Nous sommes précepteurs d'Amour &c.*

Un Grand doit se laisser voler,
C'est un air qui sent l'opulence:
Ce feroit la déshonorer,
Que d'avoir trop de conscience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher,
j'aurois peut-être été frippon comme tant d'autres,
si j'eusse été dans le cas: mais les profits de l'écurie
n'engraissent pas comme ceux de la cuisine & des
offices.

MARCEL.

C'est que les mets qu'on y consomme, ne se
prêtent pas aux épices. A votre santé, compere:
j'ai une affaire à vous proposer.

AIR *Des favoris de la gloire &c.*

Je vous crois pour moi du zele.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attrait?

LA BRIDE.

Oui da.

B 3

MAR-

MARCEL.

Si bien que sans défiance
On la pourroit proposer?

LA BRIDE.

Morbleu, personne, je pense,
Ne voudroit la refuser.

MARCEL.

Eh bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé.
Si vous voulez l'épouser, j'ai quelque argent com-
ptant; celui que je vais recevoir au Château, joint
à cela, lui fera une petite dot bien honnête
Qu'en dites-vous? Cela est-il décidé?

LA BRIDE.

Vous êtes pressant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites - vous pas que vous trouvez ma fille
jolie?

LA BRIDE.

Cela est vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle reflexion y
a-t-il à faire après cela?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, si vous voulez que je vous
dise, mon dernier mariage m'a tant rassasié de
jeunesse, que j'ai presque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottise!

LA

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage

Margot plia bagage,

Des cloches du village

J'entendis la leçon,

Din, di, dan, don :

Et je promis d'en faire usage.

Console-toi, pauvre mari,

Te voilà bien; mais restes-y,

Après mainte complainte,

Sur une pinte

Je fis serment

De fuir tout engagement.

Pour l'homme sage

Un doux veuvage

Est l'avantage

Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces serments-là sont comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emporte, s'ils retournent au cabaret: ils manquent tous de parole; a-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches?

LA BRIDE.

Je suis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux; elle vous en fera plus utile: Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux; ça

B 4

forme

forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien; ça danse, ça chante, ça jase, ça coud, ça tricotte: elle n'aura pas la pareille pour gouverner une maison.

S C E N E VIII.

LES ACTEURS PRE'CE'DENTS,
JEANNETTE.

M A R C E L.

La voici. Viens, mon enfant, tu veux un mari, voilà Monsieur de la Bride qui te prend pour femme: fais-lui ton compliment. Elle est interdite. Allons, pour t'encourager, embrasse ton Prétendu.

J E A N N E T T E.

Mon pere....

LA BRIDE *se baisse pour embrasser Jeannette, elle se recule.*

Pourquoi la contraindre?

M A R C E L.

Allons, baise donc, nigaud. Bon. Je suis content de toi. Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château; nous reviendrons dans une heure. Où est Claudine?

J E A N N E T T E.

Elle est sortie.

M A R-

MARCEL.

Eh bien, te voilà Maîtresse; aie bien soin de la maison: tire-nous du vin, fais-nous un bon souper, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

S C E N E IX.

J E A N N E T T E *seule.*

Les voilà partis. Si Colin venoit à présent: je l'ai fait avertir. Je suis seule: j'ai tant de choses à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTE.

Quand on aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gêne;
On chérit sa chaîne:
Le reste n'est rien,
Mon Amant est tendre:
Mon cœur à l'attendre
Sent des attraits;
Mais
Mon ame constante
Seroit plus contente
Si je le voyois.
Mais je l'apperçois. Viens donc; je mourrois
d'impatience.

B 5

SCE-

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

Aussi-tôt que j'ai été averti, je suis accouru.

AIR. *Ne v'là-t-il pas que j'aime? &c.*

Pourrais-tu douter un moment

De mon ardeur extrême,

Et de mon tendre empressement

A servir ce que j'aime?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu fais le malheur qui nous menace?

COLIN.

Est-il vrai qu'on veut nous désunir?

JEANNETTE.

Hélas! oui, C'est ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'épouser elle-même. Y consentirois-tu?

COLIN.

Moi! plutôt mourir, que d'être à d'autres qu'à ma chère Jeannette. Mais quel est l'époux qu'on te propose?

JEANNETTE.

C'est Monsieur La Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

COLIN.

Mon oncle!

JEANNETTE.

Lui-même. Dame, nous voilà bien embarrassés.

COLIN.

Il n'y a rien encore de décidé.

AIR. *Nous autres bons Villageois &c.*

Ne t'affliges pas, crois-moi :

Je l'instruirai de ma tendresse.

S'il me fait aimé de toi ;

Sensible à l'ardeur qui me presse,

Il empêchera le dessein

Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.

Mais si tu n'a pas son appui ?

COLIN.

Nous pouvons compter sur lui.

JEANNETTE.

Tout cela ne me rassure pas.

COLIN.

Tes inquiétudes me désespèrent.

JEANNETTE.

Et ta confiance me met hors de moi-même.
Tiens, Colin, si tu m'aimois bien, tu serois moins tranquille.

COLIN.

Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

A R I E T T E.

Charmant objet de ma flamme,
 Ne doute point de mes feux :
 La constance de mon ame
 S'entretient dans tes beaux yeux.

Quand je te quitte,
 Mon cœur s'agite,
 Tout me dépîte ;
 Je sens, hélas !
 Qu' il faut languir où tu n' es pas.

Dans nos bois,
 Quand je vois
 Le ramier
 S'égayer

Je dis alors en moi-même :
 Il est près de ce qu' il aime.
 Que ne puis - je être aujourd'hui
 Aussi fortuné que lui !

Charmant objet de ma flamme, &c.

J E A N N E T T E.

Pourrois - je ne pas t'aimer, quand tu me mon-
 tres tant d'ardeur ? Va, l' on a beau me le défendre.

A R I E T T E.

Si l' on dit que je t'adore,
 Colin, on a bien raison :
 Dût - on m' en blâmer encore,
 Je ne dirai jamais non.
 Qu' une autre puisse te plaire,
 Ce fera par ses' attraits :
 Mais si ta flamme légère

Se

Se fixe à la plus sincere,

Tu ne changeras jamais.

Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte sur
mon empressement à me procurer le seul bien . . .
qui . . . m'intéresse.

JEANNETTE.

Qu'as-tu?

COLIN.

Je me sens altéré: j'ai tant couru pour venir . . .
Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là?

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle & de mon
pere. Celle-ci est entamée; prends ce verre.

AIR. *Jeannetton mon cœur, &c.*

Boit ce coup de vin.

COLIN.

Versé de ta main,

Il n'en est point de meilleur,

Pour me, pour me, pour me remettre;

Il n'en est point de meilleur

Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien. Mais ce vin-là m'a
paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEAN-

JEANNETTE.

C'est ton altération qui en aura été cause.

AIR. *Allons donc, jouez, violons &c.*

* Mais c'est assez rester ensemble;

Quelqu'un peut arriver. Je tremble

Qu'on ne te surprenne au logis:

Il faut, mon cher, faire retraite.

Aime-moi, compte sur Jeannette,

Sur l'amour que je t'ai promis.

Ressouviens-toi de mes avis.

Parle à ton oncle, & peins ma flamme.

Dis que tu veux m'avoir pour femme.

Dis que nous nous aimons tous deux.

Dis-lui qu'il couronne nos feux.

Mais qu'as-tu donc? Loin de m'entendre,

Le sommeil paroît te surprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident?

D'où vient cet assoupissement?

COLIN.

Ah! Jeannette.

JEANNETTE.

Qu'as-tu? Il chancelle. Réponds-moi donc.

COLIN.

Je me sens suffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du secours? Je ne puis plus le soutenir.

COLIN.

* Pendant ce temps la suffocation commence à faire son effet.

COLIN.

A R I E T T E,

Mon cœur s'en va,
Mon œil se trouble.

Qu' ai-je bu là ?
Mon mal redouble.
D'où vient cela ?

Ah!

Mon cœur s'en va.

Prenons courage.

Triste destin !

Maudit breuvage !

Pauvre Colin !

Mais quel nuage !

Le jour s'éteint,

Je meurs, je tombe.

Quelles douleurs !

Ah ! je succombe.

Ah ! je me meurs.

(Il tombe sur
une chaise.)

(Il s'endort.)

JEANNETTE.

Colin, Colin ! J'ai beau l'appeller, il ne me répond point. . . . Il est mort je n'en puis plus douter : ce breuvage l'aura empoisonné. Que vais-je devenir ? Pauvre Jeannette ! Si mon pere vient. J'entends quelqu'un. Où me mettre ? où fuir ? Ce sont deux étrangers ; rassurons-nous : ils pourront peut-être me tirer d'embarras.



SCE.

SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE,
COLIN *endormi.*

BASTIEN.

Bon jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre secours.

EUSTACHE.

Du secours, c'est bien dit: je v'nous pour vous
en demander. J'm'appellons Eustache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not'âne est à l'agonie.

JEANNETTE *à Bastien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not'âne est mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme, je ne parle point de vo-
tre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons consulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEAN-

JEANNETTE à Eustache.

Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loisir.

JEANNETTE à Bastien.

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre! quand ce froit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. J'voulons un conseil; je paierons bian: faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous? J'allons boire bouteille en l'attendant. Viens-t-en Bastien.

JEANNETTE.

Eh! Messieurs, vous avez l'air de si bonnes personnes, si compatissants, pouvez-vous me refuser ce que je vous demande?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere: il avoit chaud; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

C

EUSTA-

EUSTACHE.

Ce n'fera rien; il est p'têtre mort: mais faut attendre. Votre pere saura queuq' secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdu s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer: c'est mon Amant.

BASTIEN.

Diantre, c'est comme ça que vous l's'acmodais?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embaras; portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle proposition! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il passe peu de monde par ici.

AIR. *Des pendus &c.*

Notre maison est à l'écart.

EUSTACHE.

C'est courir un trop grand hazard.

Morgué, vous êtes jeune fille

Bian attrayante, & bian gentille;

Mais je ne somm' pas curieux

D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expose point. Cachez-le pour le présent dans notre cave jusqu'à la nuit. Il commence à faire obscur: vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTA-

EUSTACHE.

Quatre bouteilles? Bastienne te sens-tu pas l'ame
émue?

BASTIEN.

Oui morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont at-
tendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter jusqu'à cette cave.
à Jeannette. Quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez sur ma parole.

AIR. *Des Pélerins de S. Jacques &c.*

La frayeur a tari mes larmes.

Dans mon malheur,

Il faut dévorer mes alarmes

Et ma douleur.

Contrainte à cacher mes sanglots,

Triste, incertaine,

Je n'ose ni pleurer mes maux,

Ni gémir dans ma peine.

(LES PAYSANS reviennent.)

EUSTACHE.

V'là qu'est fait.

BASTIEN.

Mais, le Médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Voilà ma tante qui vient: elle vous satisfera com-
me mon pere: mais ne lui dites rien de ce qui s'est
passé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.



C 2

SCÈ.

S C E N E XII.

LES PRE'CE'DENTS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que veulent ces gens-là?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere: je leur ai dit de vous consulter. (*elle sort.*)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il?

T R I O.

CLAUDINE.

BASTIEN.

EUSTACHÉ.

Que voulez-vous?

M. le Maréchal.

C'est que

Il est parti.

Tantôt il revien-
dra;

Vous lui direz
cela.

Finissez.

Vous m'étour-
diffez.

(*Le contrefaisant.*)

Hi, han! hi, han!

Clopin, clopant;

Vous me rom-
pez le tête.

Eh! revenez tan-
tôt.

Ce que, sauf votre res-
pect, notre âne a certain
mal.

Il ne boit plus.

Quand son le mene

A la fontaine.

Au lieu de boire, hi han!

hi, han!

Il ne fait que braire.

Que faut-il lui faire?

Hi, han! hi, han! hi, han!

La pauvre bête!

Il y fera tantôt.

Nous reviendrons tantôt.

C'est que ma ca-
vale est boiteuse.

Elle a la jambe
douloureuse.

Elle va clopinant.

Clopin, clopant:

Que faut-il faire?

Elle va clopinant;

&c.

La pauvre bête!

Nous reviendrons

tantôt.

T O U S.

A tantôt, à tantôt.

(*On pourroit mettre cette Piece en deux Actes, & terminer ici le premier, en allant tout de suite à l'Ariette pour le second.*)

S C E.

SCENE XIII.

JEANNETTE seule.

Les voilà partis, je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'effraie, tout m'afflige: je ne ferai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici; hélas! faut-il être réduite à faire des souhaits si différents de ceux que je faisois?

O U S E C O N D A C T E.

A R I E T T E.

J'ai perdu tout ce que j'aime.
 Rien ne me sera plus cher.
 Mais que ferai-je moi-même,
 Si Colin est découvert?
 Du trouble qui m'inquiète,
 Quelqu'un aura-t-il pitié?
 Pour cette pauvre Jeannette
 Aura-t-on quelque amitié?
 N'est-il point une retraite
 Qui puisse cacher Jeannette?
 De cette pauvre Jeannette
 Aura-t-on quelque pitié?

J'aperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.



SCENE XIV.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

MARCEL.

Le bon vin est l'ame de la vie,
 Au Château que ne suis - je toujours !
 Bons morceaux, & bonne compagnie,
 Je voudrois passer ainsi mes jours.

Ensemble.

LA BRIDE. Qu'en dites - vous, Compere ?

MARCEL. Je suis ravi, Compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
 Sont beaux & bons vraiment ;

A deux. Mais ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous on donne des especes ;
 De la monnoie avec des politesses,
 Ailleurs on fait des compliments,
 Et l'on ne paie point les gens ;
 C'est la mode chez bien des grands,

A deux.

Mais au château, Compere,
 C'est une autre maniere ;
 On est payé, puis bien traité.

A deux. { LA BRIDE. Le Daron vous a contenté.
 { MARCEL. Du Daron je suis enchanté.

A deux.

A deux.

Buvons à sa santé.

Fin.

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'est vrai, j' suis honnête homme:
Du Daron je suis enchanté.*A deux.*

Buvons à sa santé.

Claudine, ah! te voilà? Jeannette, va dire à ta tante qu' elle nous envoie de la lumiere & une petite bouteille de ct' affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiser de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine est bien aimable: quand j' y pense, cela me met en bonne humeur, je danserois volontiers. Gai, allons gai.

*Il prend la main de Marcel
comme pour le faire danser.*

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere la Bride,

LA BRIDE.

Moi je suis de sang froid assurément.

MARCEL.

Est-ce que vous avez oublié que vous êtes mon gendre? Voudriez-vous aussi devenir mon beau-frere tout en même temps? Cela ne se peut pas, Compere: faut d' la raison à tout.

LA BRIDE.

C' est juste.

C 4

MAR-

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de six bouteilles, c'est une honte; vous n'avez pas une tête de Cocher, c'est une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez vous? Linotte toi-même, entendez-vous? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent sur le siege, Cocher de Fiacre, Cocher de Cour, Cocher de Palais, Cocher de maison, Cocher de remise, Cocher de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puisse disputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
 Tantôt doux & traitable,
 Le plaisir marche avec moi.
 Tantôt d'un train de Diable,
 Je guide sous ma loi
 Le tintamarre & l'effroi.
 Si je mene une Duchesse,
 Une petite Maîtresse,
 Je touche avec gentillesse,
 On me prendroit pour l'Amour,
 Mais avec un petit Maître,
 Je pars comme le salpêtre:
 Avant de me voir paroître,
 On s'épouvante, on court;
 Au milieu d'une bagarre,
 A m'entendre crier gare,
 Un Sonneur deviendroit sourd.

Don-

Donnez moi quelque tendron à mener ; vous verrez, je vous le conduirai par un chemin où il n'y aura pas de pierres.

MARCEL.

Vous faites, bien claquer votre fouet, Compere ; je ne fais pas. . . .

S C E N E XV.

LES PRE'CE'DENTS, ET CLAUDINE.

CLAUDINE.

Que demandez - vous encore ? vous avez bu toute la journée. N'êtes vous pas content, voulez - vous passer la nuit ?

MARCEL.

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia ; rien que cela.

LA BRIDE.

Que vous êtes aimable, Dame Claudine ! J'avois chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part ; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi - même.

CLAUDINE.

AIR. *De la pierre fitoise &c.*

Eh ! non, non ; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

C 5

CLAU-

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large . . . mais vraiment,
Ne faites donc pas le méchant

Tant.

Eh! où avez-vous pris cette gaieté-là? Peste!
vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une
heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité à tenu
jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le
met au galop, & je ne répondrais pas qu'il ne prît
le mors aux dents, voyez-vous.

(Il veut toujours l'embrasser.)

CLAUDINE.

Eh bien! savez-vous que je me fâcherai, à la
fin?

MARCEL.

Bride en main, M. de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre
âge! Quel diable! foyez donc sage.

CLAU-

CLAUDINE *à part.*

En honneur je l'aime de cette humeur là. (*haut.*)
 Marcel, il est tard, retenez le Compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien aise que vous l'en priez,
 ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaisir. Oui,
 soupez avec nous, Compere : nous parlerons du
 mariage, allons un instant au jardin. Pendant ce
 temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'est
 morbleu la première fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

Adieu, belle Ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, M. de la Bride.

MARCEL.

Allons - donc, vous avez le vin diablement
 amoureux.

SCENE XVI.

CLAUDINE *seule.*

Par ma foi cet homme-là me plaît, je croyois
 que Colin seul pouvoit me toucher le cœur,
 & voilà l'oncle qui avec des années de plus & des
 charmes de moins, lui enleve ce droit-là: je ne
 m'étonne plus si l'on voit aujourd'hui tant de ma-
 gots préférés à de jolis Seigneurs.

ARIETTE.

A R I E T T E.

Il n'est chere que d'appétit :

Quand un homme nous amuse,

Qu'il soit rustre , qu'il soit buse,

Le quart d'heure sert d'excuse.

Quand l'instant vient, tout est dit,

Le plus simple nous séduit.

Soyez belle, soyez laide,

L'Amour parle, le cœur cede.

Quand l'instant vient, tout est dit.

Il n'est chere que d'appétit.

Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.

S C E N E XVII.

COLIN *réveillé hausse tout doucement la trappe de la cave, en tâtant tout autour de lui à mesure qu'il en sort.*

R E C I T A T I F accompagné.

Où suis-je ? On ne fait plus de bruit.

Dans ce lieu souterrain, qui peut m'avoir conduit ?

J'en tiens la trappe ; en voici la barriere.

J'en suis dehors, cela va bien.

Mais je ne vois point de lumiere.

Comment sortir ? je n'en fais rien.

Si je parle, si je m'écrie,

Des hommes, des mâtiens vont tomber sur mon dos ;

Si je me tais, je passerai ma vie,

Dans le plus obscur des caveaux ;

Et par ma foi, je n'en ai point envie.

A R I E T T E.

ARIETTE.

C'est en vain que je tâtonne,
 Par-tout la nuit m'environne,
 Je m'égare, je frissonne,
 Je ne puis rien découvrir.
 Quel embarras! quelle peine!
 Mon esprit est à la gêne,
 La peur retient mon haleine.
 Que faudra-t-il devenir!

SCENE XVIII.

COLIN, CLAUDINE avec des plats,
 des serviettes, &c.

COLIN.

On ouvre, eh mais! c'est Claudine, je suis en-
 core chez Marcel.

CLAUDINE.

Débarraçons-nous de cet attirail. J'ai tout le
 temps de me préparer, nos hommes sont échauffés
 dans la conversation, & fort éloignés de la maison:
 allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin,
 s'écrit & s'enfuit en criant:*) Au meurtre! au
 voleur!



SCÈ.

SCENE XIX.

COLIN *seul.*

Ne me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laissé sans lumière. Au moins je sais où je suis. Claudine va tout mettre en alarme. Marcel qui ne me connoît point, en pourroit agir grossièrement avec moi: tâchons de retrouver ma cave: m'y voici, rentrons-y crainte d'accident, je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me sauver. Écoutons, j'entends encore du monde, on parle doucement, fermons la trappe sur moi.

SCENE XX.

JEANNETTE *conduisant* EUSTACHE.

JEANNETTE.

Vous êtes homme de parole. Avançons sans faire du bruit; mon pere se promene dans le voisinage: j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez-vous & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? vous avez bien trouvé vot' homme; je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être Soldat, tel que vous me voyais.

JEAN-

JEANNETTE

Avançons, hélas! je vais voir mon amant pour
la dernière fois.

COLIN *sortant précipitamment.*

Non, ma chère Jeannette.

JEANNETTE *laisse tomber le chandelier
& s'enfuit.*

Je suis morte: son esprit revient.

EUSTACHE.

Son esprit! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette: je crois qu'ils sont fous.

EUSTACHE *tremblant.*

Etez - vous là? . . . Personne ne répond: elle
m'a laissé seul, l'esprit va me mettre en pièces.

ARIETTE.

O mort! qui que tu sois, passe.

Ah! je te demande grace:

Ah! ne me tords pas le cou.

Je tremble comme la feuille.

Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.

Je vais, & je ne fais où.

Ah! ah! Monsieur le mort, grace.

Je frémis, mon sang se glace.

Ne hâtez pas mon trépas:

Hélas! ne m'étranglez pas.

(Ils

(Ils font tous les deux le tour du Théâtre par un côté opposé, en se tournant le dos l'un à l'autre; Et quand ils sont arrivés à l'autre bout, ils se heurtent. Colin se retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Eustache.)

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte: qu'est-ce qui vient ici?

S C E N E XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN!

MARCEL.

AIR, *R'lan tan plan, &c.*

Voyons ce qui trouble leurs ames;
 Qui Diable! ici viendrait le soir?
 Ce sont des songes de nos femmes;
 Mais après tout nous allons voir,
 S'il faut que pour chercher aubeine,
 Quelque larron y soit vraiment,
 Je vous l'équipe pour la peine.
 Et r'lan tan plan,
 Tambour battant.

EUSTACHE,

Je suis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'est un homme. Elles ont raison. M'en irai-je? Resterai-je? Quel embarras! montrons de la fermeté: bas les armes, coquin!

EUSTA-

EUSTACHE.

AIR. *Allez chercher de l'esprit, &c.*

Laissez, laissez - moi partir;

De grace, de grace.

Laissez, laissez - moi partir.

MARCEL.

Il tremble: courage; non, point de grace: que
cherches - tu ici?

Frippon,

Réponds!

EUSTACHE.

Ah, que faire!

MARCEL.

Parle, dis quel est ton nom.

Ton pere,

Ta mere,

Et toute ta postérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, où je t'affomme.

EUSTACHE.

Ne m'affommez point, bon homme,

Ayez de la charité.

MARCEL.

Non, je veux te faire pendre.

EUSTACHE *se jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

B

MAR-

LE MARECHAL FERRANT,

MARCEL épouvanté.

Ah je meurs! c'est fait de moi:
Ils font une compagnie.

EUSTACHE.

C'est le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh! Monsieur, je vous en prie,
Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'est fait, c'est fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ses approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

*(Il se jette à genoux entre
Eustache & Colin, sa
chandelle devant lui.*

Tous trois à genoux.

Ah! pardon, pardon, pardon.



SCE-



SCENE XXII.

LES PRE'CE'DENS, LA BRIDE.

AIR. *La verte jeunesse &c.*

Qu'est-ce donc, Compere?
Comme vous voilà!

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Messieurs là;
Pour faire ressource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourse;
Je suis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'est-ce qui vous a dit que c'étoit des voleurs?
Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre: ce-
lui-ci est mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable! que fais-tu ici, Colin?

MARCEL.

Colin? Je connois ce nom-là: c'est donc vous
qui êtes l'Amoureux de nos femmes?

COLIN.

Je suis l'Amant de Jeannette.

D 2,

EUSTA-

EUSTACHE.

Et je sommes venu ici pour avoir une recette.

COLIN.

AIR. *C'est la jeune Isabeau &c.*

Tout plein de mon amour,
 Sur le déclin du jour,
 Je vins dans ce séjour
 Voir Jeannette :
 Je mourois de chaud,
 Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la chose s'est faite.
 Ma foi, mon cher ami,
 Vous aurez bien dormi.
 Mais n'en ayez point l'ame inquiete.

Vous n'en ressentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maison : mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Savez - vous ce qu'il faut faire, Compere Marcel ?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfants - là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en est presque mort : marions - les ensemble.

COLIN.

COLIN.

Ah! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' sœur, comment s'arrangera-t-elle
de tout ça?LA BRIDE *appercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.

SCENE XXIII.

LES PRECEDENTS, JEANNETTE.
CLAUDINE.

CLAUDINE.

AIR. *Mariez, mariez - moi, &c.*

Je viens tout mettre d'accord,
Je fais tout. Voici ma niece:
Puisque Colin n'est pas mort,
Qu'il contente sa tendresse:
Mariez, mariez, mariez - la
A l'objet qui l'intéresse.
Mariez, mariez, mariez - la:
Monsieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine?

D 3

CLAU-

CLAUDINE.

Oui, depuis que je vous ai vu un peu en pointe,
cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, Compere, si le cœur vous en
dit: quant à moi, je consens à tout. Viens, Jean-
nette, donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur; mon contentement est inex-
primable.

COLIN.

Je suis au comble de mes vœux.

EUSTACHE.

Ma recette?

MARCEL.

Après la noce.

V A U D E V I L L E.

MARCEL *Premier Couplet.*

L'amour se plaît parmi les feux.
La fortune ne rend heureux
Que ceux qui vont d'un train rapide
Chez Cupidon & chez Plutus.
L'ardeur fait plus que les vertus:
On perd tout quand on est timide;
Tot, tot, tot,
Battez chaud,
Bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

EUSTA-

EUSTACHE. 2^{me} Couplet.

Pour vos époux jeunes tendrons,
 Prenez toujours de bons lurons,
 Et fuyez les Amants tranquilles.
 Alertes sur tous les instans,
 Galants, sachez saisir le temps,
 Pour triompher des moins dociles.

Tot, tot, tot, &c.

COLIN. 3^{me} Couplet.

Le mariage a ses douceurs;
 Lorsque l'Amour blesse deux cœurs,
 L'hymen sans peine les assemble.
 Quand les Epoux sont bien unis
 Tout va d'accord dans le logis,
 On les entend chanter ensemble.

Tot, tot, tot, &c.

JEANNETTE. 4^{me} Couplet.

Quand le plaisir fuit la douleur,
 On en sent mieux tout son bonheur,
 Avec transport l'ame respire:
 J'obtiens l'Amant que je perdis;
 Il fait combien je le chéris;
 Et mon cœur ne se fait pas dire,

Tot, tot, tot, &c.

CLAUDINE. 5^{me} Couplet.

On fait que j'ai toujours été
 Un vrai modele de bonté,
 De douceur, & de patience;
 Mais si l'époux qui veut m'avoir
 N'est pas exact à son devoir,
 Je m'apprete à dire d'avance,

Tot, tot, tot, &c.

L A

LA BRIDE. 6^{me} Couplet.

En bons cochers ne bronchez pas :
 Avec la prude allez le pas ;
 Trottez avec la financiere ;
 Réservez l'amble au Magistrat ;
 Avec la Nymphe d'Opéra
 Au grand galop, force poussiere.
 Tot, tot, tot, &c.

MARCEL. 7^{me} Couplet.

Je suis un pauvre Maréchal,
 Et je me donne bien du mal
 Pour mettre en vogue ma boutique,
 Messieurs, daignez être indulgents,
 Pour faire voir qu'en bons chalands
 Vous m'accordez votre pratique.
 Tot, tot, tot,
 Battez chaud,
 Bon courage ;
 C'est me donner cœur à l'ouvrage.

F I N.

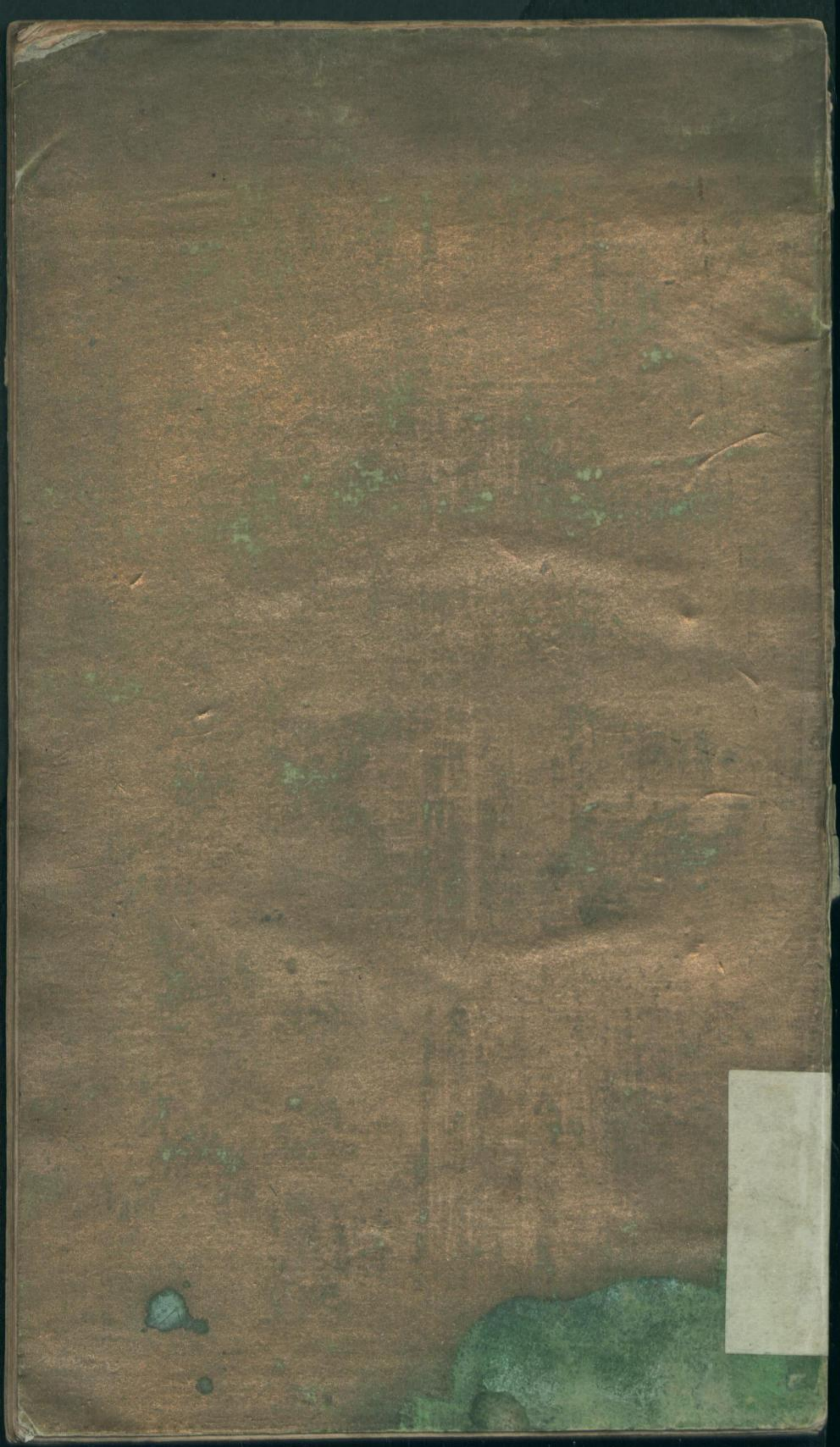
On est prié de lire

p. 10. l. 8. mettre la paix



Lit. Gall. A

MT 8° 1594 Rara



[Blank label]